



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N.º 1. près le passage de l'Opéra
Robe de gros de Naples garnie de volans en gros de Naples écossais ,
Chapeau de paille de rix orné de Plumes ,

36
Nº
CO
des
Ce
dont
Pa
Pri
50
1 f
AU B
No
Chez
St.
MAR
Chez
Chez
Chez
Pour
Sal
Les
D
des r
folâtr
nant

387.

3132

(V^e ANNÉE.)

N^o XXVIII.—TOME X. 217

20 MAI 1826.



PETIT COURRIER DES DAMES,

OU

Nouveau Journal des Modes, des Théâtres, de la Littérature et des Arts.



Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois, dont une d'homme et une de chapeaux.

Papier des manufactures d'Arches et d'Archette (*Vosges*).

Prix de l'abonnement :	pour trois mois.....	9 fr.
	pour six mois.....	18
	pour l'année.....	36

50 c. de plus par trimestre,	pour les départemens.
1 fr. <i>idem</i>	pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

AU BUREAU DU PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, N^o 2 L, près le Passage de l'Opéra.

Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, Imp.—Lib. du Journal, rue St.—Louis, N^o 46, au Marais, et rue Richelieu, N^o 67 ;

MARTINET, libraire, rue du Coq—St.—Honoré.

A LONDRES,

Chez MM. S. and J. FULLER, *Temple of Fancy*, 34, *Rathbone-place*.

A AMSTERDAM,

Chez GABRIEL DUFOUR et C^{ie}, libraires, sur le Rokin.

À LEIPSICK,

Chez MM. ZSCHECH et KRINITZ.

Pour les provinces du Rhin et l'Allemagne, chez M. ALEXANDRE au Salon Littéraire, à Strasbourg.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés francs de port.

MODES.

LE NOUVEAU TIVOLI.

DEPUIS près d'un an Tivoli est détruit et n'offre plus que des ruines et des décombres. Sur ces rians gazons où naguère folâtraient en foule les amours et les grâces, on voit maintenant bondir et voltiger des milliers de maçons enrôlés à la



Opéra
saint

Grève. Beaujon a disparu; ce vaste et majestueux jardin, le rendez-vous de la noblesse et de la haute finance, si célèbre par ses bosquets mystérieux, son restaurant à cabinets particuliers, et ses hardies montagnes d'où l'on vit dégringoler les classes les plus brillantes de la société, une tête couronnée et une actrice des Variétés, ne présente plus à l'œil attristé que des rues sans maisons et des terrains à vendre. Marbœuf lui-même, la modeste promenade de la petite propriété, du commerce et des non-patentés, est dépouillé de ses arbres étrangers, de ses courses en char et de ses petits soupers. Un temple consacré aux protestans est élevé sur les débris de la salle de danse. Et grâce à tous ces bouleversemens, on ne peut plus respirer à l'aise et trouver des promenades à Paris que sous les passages du Grand-Cerf, de Véro-Dodat et les arcades de la Place Royale.

Un physicien habile a eu pitié de la triste situation des habitans de la capitale qui n'ont ni landau, ni calèche, pour aller, les jours de repos, sur la pelouse de Versailles ou sous la grande allée de Saint-Cloud. Il a choisi pour eux, dans la rue de Clichy, à quelques pas de la barrière, un vaste jardin, à qui il a donné le nom fameux de Tivoli, attendu qu'il est plus facile de prendre un grand nom tout fait que d'en illustrer un nouveau. Ce Tivoli a quatre arpens de plus que l'ancien, qui en avait vingt-quatre; il offre de très-belles allées pour la grande société, des bosquets sauvages et des chemins étroits pour ceux qui aiment la solitude, et des gazons d'une séduisante verdure pour les amateurs du volan et des jeux terre à terre.

C'est dimanche dernier que l'ouverture a eu lieu. La journée était superbe et promettait une soirée magnifique: aussi une affiche de deux pieds six pouces de haut annonçait des plaisirs de toute espèce pour la modique somme de 300 centimes; à six heures le signal a été donné; la bombe obligée a été lancée et l'on est entré. On a trouvé des buralistes complaisans, des employés honnêtes et des gendarmes d'une politesse exquise; tout était extraordinaire. Avec empressement on s'est répandu de tous côtés; une société brillante et nombreuse, un concert bien exécuté, un escamoteur adroit, un grimacier parfait, une salle de danse bien garnie, un orchestre excellent, des allées bien éclairées, un feu d'artifice

très-brillant et des chaises pour tout le monde, voilà ce qui a manqué. Mais on promet beaucoup mieux pour la prochaine fête... Et nous ne doutons pas que ce nouveau Tivoli ne l'emporte bientôt sur l'ancien, et ne devienne le dimanche le rendez-vous de tout le monde, et le mardi celui de la société.

Nous allions là chercher quelques modes nouvelles. Mais, craignant sans doute la fraîcheur de la soirée, les dames n'avaient adopté que des mises très-simples et des robes montantes en soie ou en étoffe printannière, soie et laine; de longues manches, des demi-canezouts, de grands cachemires qui les enveloppaient presque entièrement; voilà à peu près la mise générale des femmes à cette fête. Mais si nos observations ont été circonscrites de ce côté, nous nous sommes dédommagées en recueillant des notes précieuses sur les changemens qui se sont opérés dans le costume des hommes qui, nous devons l'avouer, ont bien quelque droit de nous adresser des reproches; car nous parlons rarement de leurs modes. Mais c'est qu'aussi l'inconstance de leur goût est si imperceptible, qu'elle en devient désespérante et nous laisse plus d'un regret. Pourquoi donc cette fixité de caractère ne s'étend-elle pas un peu davantage sur leurs sentimens, un peu moins sur leur genre de toilette? Cependant, aidées des lumières d'un fashionable qui guidait nos recherches, nous avons pu remarquer plusieurs jeunes gens avec des habits bleus à boutons d'or bombés; les poches en travers sur les hanches en sont ouvertes, une petite pate recouvre à demi quatre de ces boutons placés deux à deux à leurs extrémités.

Les petits chapeaux à forme évasée, dont les bords font la coquille devant et derrière, que nous avons annoncés à leur apparition dans le monde élégant, sont en grande faveur.

Les étoffes pour pantalon d'été sont toutes en fil, à raies ou unies, mattes ou satinées. On appelle *pantalons ombre du général Foi*, ceux en satin de fil dont le derrière de la cuisse est d'un ton sombre qui devient plus clair à mesure qu'il gagne le devant, qui semble frappé de lumière.

Nous avons vu un anglo-mane qui portait des bottes à

revers, dont la couture était placée par devant, avec des couvre-revers en drap boutonnés aussi devant, et dont les boutons faisaient suite à ceux de la culotte placés en haut tout près de la rotule, et se terminaient juste au milieu du genou. Deux autres portant des pantalons écossais rouge et vert, avec des redingotes gris-blanc.

On voyait aussi des habits vert russe, peu de poitrine, revers tournant jusqu'en bas, boutons soie uni, les pans un peu longs et larges.

Gilets piqué, blanc et chamois, à petits filets, ou mille pois.

Pantalons poils de chèvres, couleur Calypso à petit pont uni; sous-pieds de même.

On commence à voir quelques redingotes pour le négligé du matin; la plupart sont fermées sur le côté par des nœuds en rubans. Celles en guingams sont souvent garnies sur le devant et vers le bas, par une double petite ruche pareille à la robe. Les redingotes ont toutes des collets-pélerines garnis d'une ruche de la même étoffe; ces collets, qui s'adaptent aussi avec les robes rondes négligées, sont absolument semblables à ceux qu'on portait l'année dernière.

Les grands volans à double tête sont très-bien portés. On n'en place qu'un seul au bas de la robe, mais il doit avoir au moins sept à huit pouces de hauteur. Beaucoup de robes rondes, en soie, ont simplement quatre grands plis ouatés pour garniture.

Les canezouts, les pélerines à pointes, etc., reparaissent avec toute leur élégante fraîcheur dans nos magasins de lingerie: sous vingt formes, plus gracieuse l'une que l'autre, on emploie tour à tour l'organdie, la mousseline de l'Inde, la gaze anglaise, le jaconas, pour en former les plus jolis accessoires de toilette d'été. Une quantité de tulle, placé soit en ruches, soit en fronce, donne plus ou moins d'élégance à ces charmantes parures. Leur forme ne présente jusqu'ici que trois

variations bien distinctes: les canezouts à manches longues, les canezouts à épaulettes et sans manches, les fichus-pélerines; toutes ces dispositions n'offrent aucun changement sensible, d'avec celles adoptées l'autre année. Nous nous proposons au reste de donner successivement des modèles parfaits de tous ces délicieux colifichets.

Pour mode générale, nous citerons les chapeaux en paille d'Italie et ceux en moiré blanc, on en voit partout; aux spectacles, aux promenades; ils dominent en quantité. On continue à mélanger les rubans dans les ornemens qu'on place sur ceux en paille: après le jaune et blanc, on en a vu de bleu et jaune: aujourd'hui le rose et le jaune rénnis ont une vogue décidée.

LE CHAMP DU REPOS.

(Fragment d'une lettre communiquée.)

Vous me demandez pourquoi, infidèle à mes promesses, je ne suis pas venue jeudi, et quelle occupation, grave ou futile, m'a fait manquer au rendez-vous de l'amitié? Chère Dalila, jamais ce doux sentiment n'a plus vivement occupé mon cœur; absente de vous, je ne vous oublie point, et votre aimable souvenir est venu mêler son charme aux impressions de tristesse auxquelles mon ame était livrée.

Hier un devoir doux et pieux me conduisit au jardin funèbre, où l'art et la nature concourent à décorer notre dernier azile. Pour la première fois j'entrai dans cette espèce d'Élysée qui conserve l'insignifiante dénomination de cimetière du Père La Chaise, comme si celle de *Champ du repos*, n'était pas plus expressive et plus convenable. J'étais entrée par une porte latérale, et rien de ce qui m'entourait n'éveillait en moi l'idée d'un lieu funèbre. De beaux ombrages, des pelouses fleuries, un air embaumé par les plus doux parfums; sous ces jeunes bocages, la fauvette répétait son chant joyeux et varié, le rossignol modulait ses airs plein d'amour et de mélancolie; fidelles au plus aimable des mois de l'année, les roses s'empressaient d'éclorre; mais en avançant, mon erreur se dissipa,

et par un triste retour, je songeai que des lèvres souriantes, un front paisible, cachent souvent sous des dehors trompeurs les tourmens d'un cœur où n'habite plus l'espérance. . . . Ici tout est jeune, riant, plein de vie, et pourtant ces bosquets odorans ombragent de tristes sépultures, et ces roses si fraîches s'ouvrent sur des tombeaux! . . . Quelle foule innombrable de victimes la mort s'est faite! . . . Je vois de toutes parts des enfans enlevés du sein maternel, des vieillards pleins de jours, des citoyens dans la force de l'âge, arrachés à leur famille; de jeunes hommes, l'espoir de la patrie, de jeunes vierges, l'amour de leurs mères; de chastes fiancées moissonnées comme des fleurs avant la fenaison! . . . Leurs tombes se touchent, se pressent, se disputent le terrain, et comme les fleurs qui les décorent, confondent leurs formes régulières ou bizarres. Mais ces berceaux abrités comme ceux du premier âge, ces lits de fleurs, simples et touchans emblèmes du doux repos accordé par la mort, écartent ce que la tombe a de funeste; et l'idée que ceux qui reposent dans ces couches paisibles se réveilleront un jour, mêle sa douceur aux regrets que cause leur perte.

Si mon cœur était touché à la vue des pieuses offrandes faites à la mémoire d'êtres chéris, mon orgueil national jouissait aussi du spectacle imposant qui m'entourait. Ici, me disais-je, la vertu, la science, le génie reçoivent un éclatant hommage; ici l'on ne meurt pas tout entier; le Français peut y compter ses grands hommes, et l'étranger dire avec le sentiment d'une pieuse admiration: « Heureuse la nation qui rend de tels honneurs à ses morts, chez laquelle la mémoire d'un citoyen obscur, mais vertueux, reçoit, comme la puissance et le génie, un culte et des autels. »

Toute préoccupée de ces idées, je cherchais le tombeau de deux amis qui me furent bien chers, et que ma longue absence de Paris m'avait empêchée de visiter jusqu'à ce jour. Je comptais sur le nom célèbre de ceux qui y reposaient pour le trouver au milieu de ce labyrinthe de la mort; aidée du plan et de quelques notions particulières, je parvins près d'un frais bosquet de tilleuls, laissant de côté les monumens élevés par l'orgueil, ou frivole expression d'une douleur fastueuse. J'observai avec attention les enclos les mieux soignés, les tombes les plus fleuries; mais c'est en vain que parmi elles je cherche celles de mes amis, aucune des urnes et des cyprès qui les dé-

coient ne portent leurs noms chéris. Comparant avec soin le plan de l'Élysée et le lieu où je me trouve, je m'arrête enfin sur le penchant de la colline au bord d'un sentier écarté. Un enclos négligé frappe mes regards; je m'avancé le cœur ému, ni le marbre, ni la pierre, ni même l'humble croix de bois, offrande d'une piété pauvre et obscure, ne marquent cette sépulture; l'abandon et l'oubli semblent y présider.. Mais je ne me trompe point, ce treillage gris qui entoure l'enceinte a été relargi pour admettre un nouvel hôte; voilà ce jeune cyprès qu'un ami planta sur cette double tombe; étouffée par les herbes sauvages, il élève à peine sa tige débile et supporte encore une seule couronne desséchée... C'est là que vous reposez tous deux, Prud'hon, Mayer, ô mes amis!... Méconnus, oubliés, après la mort comme pendant la vie, la même destinée semble encore peser sur vous! eh quoi! aucun de ces ardents admirateurs de vos talens, ceux dont les musées se sont enrichis de vos nobles productions, que j'ai vus se disputant la faveur de les obtenir, n'ont-ils eu qu'un froid tribut d'éloges à payer à votre mémoire?

MÉLANGES.

Les étrangers semblent vouloir se dégager du joug que nous leur imposons depuis long-tems, au sujet des modes et des parures, et se lasser d'être les tributaires de nos fabricans. On parle beaucoup actuellement des chapeaux de paille d'Irlande. La société royale de Dublin pensait dernièrement que le degré de perfectionnement auquel était parvenu ce genre d'industrie, donnait lieu de croire que cette fabrication, si elle était poussée avec toute la persévérance et l'activité convenables, mettrait bientôt l'Irlande en état de rivaliser avec l'Italie pour ce produit. Quelques savans ont même été jusqu'à déclarer que si des chapeaux de paille irlandais étaient mis pêle-mêle dans une caisse, avec des chapeaux de Livourne de la première qualité, il serait impossible qu'on pût faire une distinction entre les uns et les autres. Messieurs les académiciens de Dublin ont l'air un peu présomptueux!!

Les académies de province ne sont pas aussi difficiles que celles de la capitale ; souvent elles s'occupent de sujets que dédaigneraient nos illustrissimes de Paris. Dernièrement l'une d'elles a entendu une dissertation très-intéressante, et qui a été écoutée dans le plus religieux silence. Il s'agissait d'OIES ! Oui, d'oies ! Et ce sujet en vaut bien un autre, car l'académicien qui lisait son rapport a prouvé qu'on pouvait mieux les engraisser dans le pays de ses collègues que dans aucun autre. Les académiciens de **** sont donc sûrs maintenant de manger d'excellentes oies ! Il y a des gens qui trouvent ce résultat plus avantageux que la découverte d'un poème épique.

ANNONCES.

Nous ne saurions trop recommander l'*Eau de Cologne concentrée* de M^{me} veuve Crozet, fournisseur breveté de LL. AA. RR. Madame LA DAUPHINE et MADAME duchesse de Berry, rue du Helder, N^o 27. Cette eau est surtout d'un très-grand avantage pour les dames qui voyagent ou se rendent à la campagne. Un flacon de cette essence, qui coûte 6 fr., mêlé avec un litre trois quarts d'esprit-de-vin, produit à l'instant même seize rouleaux d'eau de Cologne parfaite.

Le jeune Missolonghiste, stances avec chœurs, composées par Charles Catelin, mises en musique par Désiré Lemire, et publiées, par souscriptions, au profit des Grecs. Prix : 3 fr. net.

On souscrit chez l'auteur, rue des Colonnes-Feydeau, n^o 4 ; chez Carli, M^d de musique, boulevard Montmartre, n^o 14 ; et au bureau du *Petit Courrier des Dames*.

—
A ce Numéro est jointe la *Planche 387*.

—
Erratum. — Numéro du 15 mai, page 211, ligne 4, quelle est la cause des cris de *Lucie*, lisez : de succès.

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N^o 46, au Marais.